

rières annuelles, et passer des tropiques aux pôles sous les ailes des vents; ouvrir, en un mot, toutes les sources de la population et de la volupté pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors peut être que la Divinité contemple avec plaisir son ouvrage et ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avait Newton pour calculer la marche des astres, il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les conditions n'en sont pas simples, abstraites et déterminées comme en géométrie, mais dépendent des caprices des hommes et de l'instabilité de mille événemens compliqués. Cette justesse de combinaisons que devaient avoir Cromwel et Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le despotisme des rois, il la possède, et va plus loin; car il embrasse les deux mondes dans son coup-d'œil, et dirige ses opérations sur une infinité de rapports qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philosophe, de saisir et d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons sur l'abondance, la disette, la qualité des denrées, sur le départ ou le retour des vaisseaux; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer

dans le prix et le cours des marchandises, dans la masse et le choix des approvisionnemens, dans la fortune des places et des ports du monde entier; les suites que peut avoir sous la zone torride l'alliance de deux nations du nord; les progrès, soit de grandeur ou de décadence des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera sur l'Afrique et sur l'Amérique la chute d'une puissance d'Europe dans l'Inde; les stagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'industrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, et le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire; le moment de commercer, et celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne, et de faire sa fortune avec celle de sa patrie, ou plutôt de s'enrichir en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession du négociant, et ce n'est pas toute son étendue.

Le commerce est une science qui demande encore plus la connaissance des hommes que des choses. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduisent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme si l'on était assuré de leur bonne foi, et prendre cependant des précautions comme s'ils étaient dénués de tous les principes.

Presque tous les hommes sont honnêtes hors de leur état ; mais il n'y en a que peu qui, dans l'exercice de leur profession, se conforment aux règles d'une probité scrupuleuse. Ce vice, qui règne depuis la première jusqu'à la dernière des conditions, naît du grand nombre des malversations introduites par les temps, excusées par l'usage. L'intérêt personnel et l'habitude générale en dérobent le crime et la bassesse. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres* ; et l'on se plie à des actions contre lesquelles la conscience cesse bientôt de réclamer.

Ces espèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui se les permettent. Communes à toutes les professions, ne s'expient-elles pas les unes par les autres ? Je reprends dans la bourse de ceux qui traitent avec moi ce que ceux avec lesquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il soit, souffre la vexation sourde et secrète de tous ceux à qui ses besoins journaliers l'adressent, sans avoir jamais son recours sur aucun d'eux ? Puisque tout se compense par une injustice générale, tout est aussi bien que sous un état de justice rigoureuse.

Mais peut-il y avoir aucune sorte de compensation entre ces rapines de détail d'une classe de citoyens sur toutes les autres, et celle-ci sur la première ? Toutes les professions ont-elles un besoin égal des autres ? Plusieurs, exposées à

des vexations qui se renouvellent sans cesse, ne manquent-elles pas la plupart d'occasions de vexer à leur tour ? Les circonstances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations ? Ces observations paraîtront peut-être minutieuses. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme sage pourra-t-il penser qu'il soit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément et presque d'un consentement universel dans tous les états ; que la masse d'une nation soit corrompue, et d'une corruption qui n'a ni frein ni limite ; et qu'il y ait bien loin d'un larcin autorisé et journallement répété à quelque injustice que ce puisse être ?

Cependant il faut bien qu'on croie le mal sans remède, au moins pour les industries de détail, puisque toute la morale applicable à ceux qui les exercent se réduit à ces maximes. « Tâchez de
« n'être point décrié dans votre profession. Si vous
« vendez plus cher que les autres, ayez au moins
« la réputation de vendre de meilleures marchan-
« dises. Gagnez le plus que vous pourrez ; surtout
« n'ayez pas deux prix. Faites votre fortune, et
« faites-la le plus promptement. Si vous n'êtes ni
« mal famé, ni déshonoré, tout est bien. » On pourrait substituer à ces principes des principes plus honnêtes, mais ce serait inutilement. Les petits profits journaliers, ces économies mesquines qui font la ressource essentielle de quelques professions, abaissent l'âme, l'avilissent, y étei-

gnent tout sentiment de dignité ; et il n'y a rien de vraiment louable à recommander ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont les spéculations embrassent toutes les contrées de la terre , dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées ; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profession , et il est presque inutile de dire à la plupart d'entre eux : Ayez de la bonne foi , parce que la mauvaise foi , en vous nuisant à vous-mêmes , nuit aussi à vos concitoyens et calomnierait votre nation.

N'abusez point de votre crédit , c'est-à-dire qu'en cas de revers inattendus , vos propres fonds puissent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correspondans dans vos lumières , dans vos talens , dans votre probité. Qu'on vous voie , au milieu du renversement de votre fortune , comme ces grands arbres que la foudre a frappés , et qui conservent cependant toute leur majesté.

Vous vous méfiez d'autant plus de vous-mêmes , que presque toujours vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je sais bien que , si vous êtes opulens , vous serez toujours honorés aux yeux de la multitude ; mais aux vôtres ? Si votre propre estime vous touche peu , entassez des monceaux d'or sur des mon-

ceaux d'or , et soyez heureux , si l'homme immoral peut l'être.

Il vous reste et il doit vous rester des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richesses mal acquises qu'il faudra restituer , à moins que vous ne braviez en insensés un juge prêt à vous en demander un compte sévère.

Servez toutes les nations ; mais quelque avantage qu'une spéculation vous présente , renoncez-y , si vous nuisez à la votre.

Que votre parole soit sacrée. Ruinez-vous , s'il le faut , plutôt que d'y manquer ; et montrez que l'honneur vous est plus précieux que l'or.

N'embrassez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que soit votre tête , quelque étendue de génie que vous ayez , songez que la journée commune de l'homme laborieux n'a guère plus de six heures , et que toutes les affaires qui l'exigeraient plus longue seraient abandonnées nécessairement à vos coopérateurs subalternes. Bientôt il se formerait autour de vous un chaos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités , du sommet de la prospérité où vous vous croyez , dans l'abîme sans fond de l'infortune.

Je ne cesserai de vous crier , *de l'ordre ! de l'ordre !* Sans ordre , tout devient incertain. Rien ne se fait , ou tout se fait à la hâte et mal. La négligence et la précipitation rendent également les entreprises ruineuses.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement assez honnête pour qu'un particulier doive le secourir de son crédit, je vous exhorte à en courir les hasards ; mais que ce secours n'excède pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être subordonné aux lois de l'honneur et de la justice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes et votre désespoir à une cour qui vous paiera froidement du motif de la nécessité publique et de l'offre honteuse d'un sauf-conduit. Ce n'est pas dans le ministère d'une nation, c'est en vous que l'étranger et le citoyen ont eu confiance ; c'est dans vos mains qu'ils ont déposé leurs fonds, et rien ne peut vous sauver de leurs reproches et de ceux de votre conscience, si vous en avez une.

Vous serez bien sages si vous ne formez d'autres entreprises que celles qui peuvent échouer, sans attrister votre famille et sans troubler votre repos.

Ne soyez ni pusillanimes, ni téméraires. La pusillanimité vous fixerait dans la médiocrité ; la témérité vous ravirait en un jour le fruit du travail de plusieurs années.

Il n'y a nulle comparaison entre la fortune et le crédit. La fortune sans crédit est peu de chose. Le crédit sans fortune n'a point de limites. Tant que le crédit reste, la ruine n'est pas consommée.

Le moindre ébranlement en crédit peut être suivi du dernier désastre. J'ai vu qu'au bout de vingt années on n'avait pas encore oublié que la caisse d'une compagnie opulente avait été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une espèce de miracle qui puisse faire cesser une alarme qui se répand en un clin-d'œil d'un hémisphère de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de son crédit que le militaire de son honneur.

Si vous avez de l'élevation dans l'âme, vous aimerez mieux servir vos concitoyens avec moins d'avantage que l'étranger avec moins de hasards, moins de peines et plus de profits.

Suivez une spéculation honnête de préférence à une spéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant, le banquier, le commissionnaire, cosmopolites par état, n'étaient citoyens d'aucun pays. Faites cesser ce propos injurieux.

Si, quand vous quitterez le commerce, vous ne jouissez parmi vos concitoyens que de la considération accordée à de grandes richesses, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvait vous rendre.

Le mépris de la richesse est peut-être incompatible avec l'esprit du commerce ; mais malheur

à celui en qui cet esprit serait exclusif du sentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre classes de citoyens ; au philosophe qui cherche la vérité , qui éclaire les nations , et qui prêche d'exemple la vertu aux hommes ; au magistrat qui sait tenir égale la balance de la justice ; au militaire qui défend sa patrie ; et au commerçant honnête qui l'enrichit et qui l'honore. J'oubliais l'agriculteur qui la nourrit , et je lui en demande pardon.

Si le négociant ne se voit pas lui-même dans ce rang distingué des citoyens , il ne s'estime pas assez. Il oublie que , dans sa matinée , quelques traits de sa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute basse jalousie de la prospérité d'un autre ! Si vous traversez ses opérations sans motif , vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ses opérations et que vous vous les appropriiez , vous l'aurez volé.

L'influence de l'or est aussi funeste aux particuliers qu'aux nations. Si vous n'y prenez garde , vous en aurez l'ivresse. Après avoir entassé , vous voudrez entasser encore , et vous deviendrez avarés ou dissipateurs. Avarés , vous serez durs , et le sentiment de la commisération , de la bienfaisance s'éteindra en vous. Dissipateurs , après avoir consumé vos belles années à acquérir la richesse ,

vous serez jetés dans l'indigence par des dépenses extravagantes ; et si vous échappez à ce malheur , vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourse à l'homme industriel et malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie et après votre mort , consacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers si cette dépense les afflige !

Songez que , quand celui qui n'a que de la richesse vient à mourir , il n'y a rien de perdu.

Ces maximes , que nous nous sommes permis de rappeler , ont toujours été , seront toujours vraies. S'il arrivait qu'elles parussent problématiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions , il faudrait s'en prendre à l'autorité publique. Partout le fisc avide et rampant encourage à des injustices particulières , par les injustices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts sans nombre dont il le surcharge. Il dégrade les négocians par les soupçons injurieux qu'il ne cesse de jeter sur leur probité. Il rend en quelque sorte la fraude nécessaire par la funeste invention des monopoles.

Qu'est-ce donc que le monopole ? c'est le privilège exclusif d'un citoyen sur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition tout homme sensé s'arrête et dit : Entre des citoyens , tous égaux , tous servant la société , tous contribuant à

ses charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre soit légitimement privé? Quelle est donc cette chose si sacrée par sa nature, qu'un homme, quel qu'il soit, ne puisse l'acquérir si elle lui manque, ou s'en défaire si elle lui appartient?

Si quelqu'un pouvait prétendre à ce privilège, ce serait sans doute le souverain. Cependant il ne le peut pas; car il n'est que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier; mais alors c'est un acte de déférence, et non la conséquence d'une prérogative qui serait nécessairement tyrannique. Que si le souverain ne peut se l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais si, contre la nature des choses il existe un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, et où le chef se soit toutefois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la suite de cette infraction au droit général? La révolte sans doute? Non; cela aurait dû être, mais n'a pas été. Et pourquoi? C'est qu'une société est un assemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, divisés d'intérêt, jaloux, pusillanimes, préférant la jouissance paisible de ce qu'on leur laisse à la défense armée de ce qu'on leur enlève, vivant à côté les uns des autres, se pressant sans aucun concours de volontés: c'est que ce concert si raisonnable, si utile, quand il subsisterait

entre eux, ne leur donnerait ni le courage, ni la force qui leur manquent, ni par conséquent ou l'espoir de vaincre, ou la résolution de périr; c'est qu'ils verraient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuse, et qu'ils ne verraient dans le succès que l'avantage de leurs descendants, qu'ils aiment moins qu'eux..... Cependant il est arrivé quelquefois..... Oui, par l'enthousiasme du fanatisme.....

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit? Ce qu'il y a produit? la dévastation. Les privilèges exclusifs ont ruiné l'Ancien et le Nouveau-Monde. Aucune colonie naissante dans l'autre hémisphère dont ils n'aient prolongé la faiblesse, ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée florissante dont ils n'aient détruit la splendeur; aucune entreprise, quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée; aucune circonstance plus ou moins flatteuse qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela est-il arrivé? Ce n'était point une fatalité, c'était une nécessité. Cela s'est fait parce qu'il fallait que cela se fit. Et pourquoi? C'est qu'un possesseur privilégié, quelque puissant qu'il soit, ne peut jamais avoir ni le crédit, ni les ressources d'une nation entière. C'est que, son monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut; il ne voit que le moment. Tout ce qui est au-delà